

Nkuwu : vilua wa ntotila

L'Erreur du Ntotila

Kibavuidi Nsiangani

Extrait gratuit · sans inscription

Katiopa Éditions

© 2026 Kibavuidi Nsiangani

Chapitre Un — Le fruit qui n'était pas prêt

Le paka-paka n'était pas mûr.

Nzinga le savait parce qu'il était encore vert.

Il le mangea tout de même.

La douceur vint d'abord, assez vive pour lui faire croire qu'il avait gagné. Puis ses dents atteignirent une partie de chair encore trop ferme et l'acidité lui remonta dans la mâchoire.

En face de lui, Lukeni éclata de rire si violemment que l'eau qu'il buvait lui ressortit par le nez.

Nzinga le désigna avec le fruit entamé.

« Bien fait. »

Lukeni toussa dans son avant-bras.

« On dirait que tu as mangé du ntondolo. »

« Au moins, je sais boire sans me noyer. »

« Ce fruit t'avait dit de ne pas le manger. »

« Il n'a pas parlé. »

« Il était vert. »

« C'est une couleur. »

« C'était un avertissement. »

Nzinga prit une nouvelle bouchée.

Lukeni le fixa.

« Tu ne l'aimes même pas. »

« J'ai commencé. »

« C'est la raison la plus stupide que j'aie jamais entendue pour continuer quelque chose. »

Nzinga mâcha avec une application provocante.

« Tu en veux ? »

« Non. »

« Alors ton opinion manque de courage. »

« Mon opinion a du goût. »

Ils étaient assis derrière le vela binlongo de la mère de Nzinga, l'espace extérieur qu'elle avait réservé à l'expérimentation et aux préparations médicinales, exactement à l'endroit où on leur avait interdit de s'asseoir.

L'instruction avait été assez précise pour que Nzinga consacre plusieurs tukasu à en tester les frontières.

Pas à côté du vela ?

Non.

Pas derrière ?

Non.

Pas seulement lorsqu'elle travaillait ?

Non.

Même s'ils ne touchaient à rien ?

Non.

À ce moment-là, sa mère avait demandé s'il comptait désormais trouver lui-même sa nourriture.

La discussion s'était arrêtée là.

Ils avaient obéi presque toute une matinée.

À cet âge, Nzingani avait déjà la constitution souple et athlétique qui resterait la sienne à l'âge adulte. Il courait vite, tombait rarement mal et semblait toujours disposer d'un mouvement de plus que la situation n'en exigeait. Sa peau était d'un brun très profond, plus sombre que celle du jeune Tuti assis près de lui. Les femmes des deux familles le remarquaient avec cette franchise affectueuse que les adultes emploient volontiers devant les enfants : celui-là est beaucoup trop beau, disaient-elles parfois, il fera souffrir des cœurs quand il sera grand. Nzingani trouvait généralement une raison de disparaître avant que la conversation ne se prolonge.

Lukeni était plus grand et plus fin, déjà musclé sans avoir la carrure plus large de Nzingani. Sa peau était un peu plus claire, et ses yeux lumineux donnaient souvent l'impression d'avoir compris quelque chose avant que le reste de son visage ne le rejoigne. Les femmes plaisaient en disant que ses yeux étaient trop vieux pour son âge. Cela lui donnait un air mystérieux qu'il ne cherchait nullement à produire.

Les jeunes admiraient aussi les arts du corps. Sur les terrains ouverts, la poussière gardait les traces du nkindu, la lutte, puis les pas du ngola - l'art du ngo, le léopard - l'art martial le plus répandu, aux côtés du kipala et d'autres écoles. Les clans avaient développé des variantes qui reprenaient parfois les qualités de leurs animaux totémiques. Certaines formes se pratiquaient à mains nues ; d'autres avaient leurs armes, leurs distances, leurs manières de chuter sans détruire le corps.

Nzingani préférait déjà les mouvements qui récompensaient sa souplesse : entrer dans un angle, pivoter, laisser passer la force avant de lui répondre. Lukeni, plus longiligne et plus léger, observait les pieds, le rythme et l'instant précis où l'adversaire croyait son mouvement terminé. Pour eux, comme pour beaucoup d'enfants, l'entraînement était à la fois sérieux, jeu, fierté et plaisir.

Dans l'intérieur du Kongo dia Nlaza, leur manière de parler n'avait rien d'inhabituel. Les Bisi Kinlaza avaient fait du langage figuré presque un jeu collectif. Très jeunes, les enfants apprenaient à répondre par métaphores, à déplacer une idée dans une autre image, et à faire rire les adultes en parlant comme de minuscules nzonzi ou des philosophes beaucoup trop graves pour leur taille. Les adultes encourageaient ce jeu, à condition que l'enfant sache aussi revenir au sens concret lorsqu'il le fallait.

La fierté qui soutenait cette parole était ancienne. Kongo dia Nlaza se considérait comme l'un des plus anciens foyers du Kongo, gardien d'une manière de parler qui portait l'origine, la régénération et la mémoire. Lorsque les gens étaient heureux ou excités, les phrases pouvaient courir. Lorsque la parole devenait cérémonielle, sacrée ou juridique, elle ralentissait, se redressait et pesait ses images. Nlaza était célébré comme père des rois et des mères de rois, soleil vivant ; parler avec forme était aussi une manière de se rappeler ce que l'on prétendait devoir au monde.

Le soleil était déjà haut. Sa chaleur se posait sur Kongo dia Nlaza avec la familiarité d'une présence quotidienne, entrant dans les feuilles, les toits, la peau, la terre humide, les étoffes qui séchaient et le dos des animaux. Les maisons avaient des tabourets de bois, des sièges tressés et du mobilier fabriqué dans diverses matières ; les enfants de leur âge préféraient souvent une racine, une pierre chaude ou la terre elle-même, simplement parce qu'ils aimaient rester en contact avec l'extérieur.

Au-delà des maisons, les champs étaient ordonnés avec une précision qui se lisait presque comme une langue. Rangées, intervalles et associations de plantes composaient une symphonie de couleurs où le vert semblait bercer en son sein les couleurs plus vives. Certaines parcelles étaient denses de plantes utiles ; d'autres reposaient selon leur cycle. Ici, la couleur n'était pas un décor accidentel : elle aidait l'œil à lire l'état, l'usage et le moment. Plus loin, quelqu'un battait des fibres, et le rythme traversait le village avec les conversations, les rires, la fumée et l'odeur verte des feuilles écrasées.

Nzinga releva la tête.

« Mfumbwa. »

Lukeni huma l'air.

« Et ngai-ngai. »

« Lequel ? »

Lukeni ferma les yeux avec un sérieux excessif.

« Rouge. »

Nzinga le regarda.

« On ne sent pas une couleur. »

« Toi, non. »

« Toi non plus. »

Lukeni renifla encore.

« Rouge. »

« Pourquoi ? »

« Parce qu'hier ils ont cueilli le blanc. »

Nzinga le fixa.

Lukeni sourit.

« Tu vois ? Je sais sentir les couleurs. »

« Tu triches. »

« Non. Je suis efficace. »

Nzinga lui lança le morceau de paka-paka qu'il venait d'arracher.

Lukeni se baissa.

Le morceau de fruit continua sa course et frappa un plateau tressé appuyé contre un côté du vela binlongo.

Les deux garçons se figèrent.

Rien ne se passa.

Ils regardèrent le plateau.

Puis l'un l'autre.

Puis l'ouverture.

Nzinga murmura :

« Tu as entendu quelqu'un ? »

« Non. »

« Tu es plus près. »

« C'est toi qui l'as lancé. »

« Tu m'as poussé à le faire. »

« J'ai ri. »

« De moi. »

« Ce n'est pas une force. »

« Cela a contribué. »

Les yeux de Lukeni se plissèrent.

« Tu parles déjà comme un mauvais nzonzi. »

« Je parle comme quelqu'un qui établit les causes. »

« Tu parles comme quelqu'un dont la mère va établir la douleur. »

Nzinga sourit et se leva pour récupérer le morceau de fruit.

Lorsqu'il se retourna, sa mère se tenait derrière eux.

Ni l'un ni l'autre ne l'avait entendue arriver.

Elle regarda le morceau de fruit dans la main de Nzinga.

Puis le plateau.

Puis les deux garçons.

Lukeni pointa Nzinga du doigt.

Nzinga le regarda, incrédule.

Sa mère soupira.

« Descendant de Tuti. »

Lukeni abaissa la main.

« Oui ? »

« Est-ce ainsi que se comportent les grands observateurs du ciel ? »

« Non. »

« Bien. J'étais inquiète. »

Nzinga rit.

Elle tourna les yeux vers lui.

Son rire s'arrêta.

« Et toi. »

« Je le ramassais. »

« Avant. »

« Je mangeais. »

« Quoi ? »

Nzinga lui montra ce qui restait du fruit.

Son expression changea.

« Où as-tu pris cela ? »

« Là-bas. »

« Où ? »

Il montra la direction.

Elle le dépassa.

Nzinga la suivit.

Lukeni suivit Nzinga.

L'arbre se trouvait à la limite des terres cultivées, là où la croissance maîtrisée cédait la place à une végétation plus dense. Nzinga lui montra la branche.

Sa mère l'examina.

« Qu'est-ce que tu as mangé ? »

« Un paka-paka. »

« J'ai des yeux. »

Lukeni produisit un petit son qui pouvait être un rire.

Nzinga l'ignore.

« Il n'était pas mûr. »

« Qu'est-ce que cela signifie ? »

« Il était vert. »

Elle se retourna.

« Ça, c'est ce que tu vois. Qu'est-ce que cela signifie ? »

Nzinga réfléchit.

« Il n'est pas arrivé au bout. »

« Mieux. »

Elle regarda de nouveau l'arbre.

« Paka-paka dia yisu. »

Lukeni répéta doucement :

« Dia yisu. »

Nzinga avait entendu cette expression bien des fois. Il ne s'y était jamais arrêté.

Sa mère toucha l'un des fruits encore sur la branche.

« Yisu ne veut pas seulement dire cru. Cela désigne ce qui se trouve encore dans un processus de maturation. La chose existe déjà, mais elle n'est pas dans un état terminal. La nature elle-même peut être yisu parce qu'elle est toujours en train de devenir ; le vert et la végétation peuvent porter la même idée. »

Nzinga regarda le fruit qu'il tenait.

« Je peux quand même le manger. »

« Tu l'as démontré. »

« Il est sucré. »

« Et acide. »

« Oui. »

« Plus dur. »

« Oui. »

« Donc il est déjà paka-paka, et il n'est pas encore le paka-paka qu'il peut devenir. »

Nzinga fronça les sourcils.

« Ça n'a aucun sens. »

« Alors réfléchis plus longtemps. »

Lukeni regardait déjà à travers les branches. Sa bouche restait immobile, mais ses yeux trahissaient tout ce qui traversait son esprit : plusieurs idées en même temps, et un rire qu'il luttait visiblement pour ne pas laisser sortir. Plus il évitait le regard de Nzingani, plus le rire devenait évident.

Nzingani connaissait ce visage.

« Ne commence pas. »

Lukeni tourna lentement les yeux vers lui.

« Quoi ? »

« Tu vas dire quelque chose d'étrange. »

La mère de Nzingani vit autre chose : le moment était juste pour leur apprendre une nouvelle manière de penser.

« Bien. Trouvez-moi une équivalence à ce que je viens de dire. Pas les mêmes mots. Le même principe ailleurs. »

Lukeni prit ce visage qui signifiait : j'ai beaucoup trop d'idées et j'essaie de choisir celle que je peux vous donner sans devoir en expliquer six autres.

Nzingani soupira.

« Voilà. Ce visage-là. »

« Laisse-le travailler », dit sa mère.

Lukeni leva les yeux vers les branches.

« La lune. Elle reste la lune, mais elle marche d'une phase à l'autre. Ce que nous voyons n'est jamais toute son histoire. »

« Ce n'est pas le fruit », dit Nzingani.

« Je sais. C'est une équivalence. Essaie de suivre. »

Sa mère rit.

Lukeni recommença, plus lentement.

« Le même fruit. Mais il marche encore vers l'étape suivante de son cycle. »

Cette fois, Nzingani écouta.

Sa mère ne les renvoya pas immédiatement au travail. Elle prit un morceau de charbon et dessina un soleil au bord d'une tablette, puis un seul trait.

« Vous reconnaissez ceci ? »

« Nlaza », répondit Nzingani trop vite.

« Tu reconnais le tout. Je vous demande d'écouter les parties. »

Elle toucha le soleil.

« Nle. Puis une unité. Qu'est-ce qu'ils font ensemble ? »

Nzingani commença à compter.

Elle secoua la tête.

« Non. Écoute. Nla. Et le bruit du trait ? »

Lukeni répondit :

« Z. Zi lorsqu'il porte la dignité, la haute fonction. »

Elle sourit.

« Nla-zi. Nlaza. Oui. C'est nous. Le soleil vivant. »

Sa voix ralentit et entra dans le registre formel. Elle leur rappela l'ancienne image : Nlaza, la passion et la compassion de Nzambi pour tout ce qui existe ; la chaleur qui avait réchauffé le luyalungunu naissant ; le Yisu encore en maturation ; la boule brûlante de luku refroidissant avant de pouvoir porter les premiers nginga, les cellules vivantes. Ainsi, un enseignement ancien pouvait contenir dans un même signe cosmologie, nom et obligation.

Lukeni observait le dessin comme s'il y avait déjà trouvé dix questions.

La mère de Nzingani lui tapota doucement le front.

« Et ne laisse pas un nom t'avaler. Nlaza peut être passionné par toutes choses ; toi, tu n'as pas à l'être. Une vie est trop courte pour poursuivre tout à la fois. Même pour un nkwa nduenga comme toi, Lukeni. Choisis ce que tu aimes. Va profondément dedans. Tu es une personne, pas une étiquette. Vis aussi. Profite. »

Lukeni eut presque l'air offensé qu'on lui donne la permission de ne pas tout comprendre.

Nzingani rit.

Elle lui prit ce qui restait du fruit.

« Venez. »

« Où ? »

« Travailler. »

« Nous nous reposions. »

« Il vous était interdit de vous reposer là. »

« Nous avons bougé. »

« Parce que je vous ai trouvés. »

« Cela reste un déplacement. »

Elle lui tendit un panier.

Nzinga regarda dedans. Vide.

« Je dois chercher quoi ? »

« D'abord, tu vas apprendre pourquoi je t'ai demandé d'où venait ce fruit. »

Cela l'intéressa immédiatement.

Lukeni vit son expression et rit.

« Tu as oublié que tu étais puni. »

« Ce n'est pas une punition. »

Sa mère regarda par-dessus son épaule.

« Cela peut le devenir. »

Nzinga la suivit.

Lukeni le suivit.

Personne n'invita Lukeni.

Personne n'en avait besoin.

Il passait tant de temps avec cette famille que les gens remarquaient davantage son absence que sa présence.

Ils traversèrent des champs où plusieurs générations travaillaient à portée de voix. Les enfants transportaient de petites charges jusqu'à ce que la distraction triomphe de la responsabilité. Les anciens accomplissaient le travail que leur corps permettait et corrigeaient tout le monde. Quelqu'un chantait faux. Une autre voix protesta contre le choix de la chanson. Une troisième affirma que le problème n'était pas la chanson.

L'air sentait la terre chaude, les feuilles, la fumée et la nourriture.

Une femme appela la mère de Nzinga.

« Nganga ! »

Elle s'arrêta.

La fille de la femme avait développé une éruption le long d'un bras.

Nzinga s'approcha immédiatement.

Sa mère le repoussa de deux doigts posés sur son front.

« De l'espace. »

« Je vois d'ici. »

« Alors regarde. »

Elle examina la peau de la jeune fille.

Demanda quand cela avait commencé.

Où elle était allée.

Ce qu'elle avait mangé.

Ce qui avait touché son bras.

Si cela faisait mal.

Si cela brûlait.

Si quelque chose avait déjà été appliqué.

La grand-mère répondit à une question.

La mère la contredit.

La fille contredit les deux.

Nzinga sourit.

Sa mère lui lança un regard.

Il cessa.

Elle interrogea directement la jeune fille.

Celle-ci expliqua qu'elle avait aidé à dégager de la végétation près d'une zone humide deux jours auparavant et qu'elle avait frotté plusieurs fois son bras contre quelque chose qu'elle ne savait pas identifier.

La mère de Nzinga lui demanda de décrire la plante.

La description était mauvaise.

Lukeni interrompit :

« Les feuilles se faisaient-elles face ou alternaient-elles ? »

Tout le monde le regarda.

Son visage changea aussitôt.

Il n'aimait pas devenir le centre de plusieurs visages adultes.
Nzinga connaissait cela aussi.

« Ce qu'il veut dire, dit Nzinga, c'est : comment les feuilles poussaient-elles sur la tige ? »

« Je sais ce que je veux dire », marmonna Lukeni.

« Alors demande plus fort. »

Lukeni l'ignora.

La jeune fille réfléchit.

« Face à face. »

« Quelle couleur dessous ? »

Elle ne s'en souvenait pas.

La mère de Nzinga posa encore plusieurs questions, puis prépara quelque chose de simple contre l'irritation et leur demanda de surveiller les changements.

La mère de la jeune fille la remercia.

« C'est quoi ? » demanda Nzinga dès qu'ils reprirent leur marche.

« Je ne sais pas. »

Il s'arrêta.

Sa mère continua.

Il courut pour la rattraper.

« Tu ne sais pas ? »

« Non. »

« Mais tu l'as soignée. »

« J'ai traité ce que je pouvais observer. »

« Et si la plante était toxique ? »

« Alors nous surveillons les autres effets. »

« Et si... »

« Nzinga. »

Il s'arrêta.

« Quoi ? »

« Qu'essaies-tu de savoir ? »

« Ce qui s'est passé. »

« Bien. Alors ne fabrique pas une réponse parce que l'absence de réponse te met mal à l'aise. »

Lukeni hocha la tête avec gravité.

Nzinga le fusilla du regard.

« Toi, tu pensais que la lune était un fruit. »

« Je faisais une comparaison. »

« Tu les as comparés. »

« C'est différent. »

Sa mère les ignora.

Ils arrivèrent près d'une zone où elle ralentit.

« Celle-ci. »

Nzinga vit plusieurs plantes.

« Laquelle ? »

Elle pointa.

Il la reconnut.

« Je connais ça. »

Sa mère le regarda.

Il se corrigea.

« Je connais son nom. »

« Mieux. »

Elle s'accroupit.

Nzinga fit de même.

Lukeni resta debout parce qu'il suivait un insecte qui passait d'une feuille à l'autre.

Sa mère indiqua la plante.

« Quelle partie est utile ? »

« La racine. »

« Toujours ? »

Nzinga hésita.

« Non. »

« Quand ? »

Il répondit.

Elle posa une autre question.

Puis une autre.

La saison.

L'âge.

La préparation.

La quantité.

Les interactions.

Ce qui changeait lorsqu'on la séchait.

Ce qu'il ne fallait jamais mélanger avec elle.

Où se trouvait le danger.

Nzinga en savait peut-être la moitié.

Chaque réponse manquante l'agaçait.

Sa mère semblait satisfaite de chaque trou.

Finalement, il demanda :

« Pourquoi tu es contente quand je ne sais pas ? »

« Je ne le suis pas. »

« Tu en as l'air. »

« Je suis contente lorsque tu découvres la frontière de ce que tu sais. »

« Ça ressemble beaucoup à la même chose. »

« Ce n'est pas la même chose. »

Elle protégea ses doigts avant de manipuler une partie de la plante.

« Une plante toxique ne te donne pas une deuxième leçon parce que tu t'es senti sûr de toi. »

Nzinga observait attentivement.

« Et si quelqu'un savait déjà tout sur elle ? »

Sa mère rit.

« Trouve-moi cette personne. »

« Il doit bien y en avoir une. »

« Non. »

« Toi ? »

« Non. »

« Les ngudi za ngangu ? »

« Non. »

« Alors comment quelqu'un peut-il en savoir assez ? »

Elle le regarda.

« Ensemble. »

Un mot.

Rien de cérémoniel.

Elle retourna à la plante.

Mais Nzinga le retint.

Ensemble.

Pas parce que tout le monde savait les mêmes choses.

Parce que personne ne les savait.

Sa mère était nganga nkisi. Son travail consistait à chercher, découvrir, classer et démontrer de nouvelles préparations ou de nouveaux procédés, puis à en établir les limites.

Les nganga binlongo travaillaient plus près de ce qu'on pourrait appeler la pharmacie : ils connaissaient les préparations stabilisées, les optimisaient, les prescrivaient et les adaptaient à la personne, à la dose et aux circonstances.

Un nganga nitu connaissait le corps dans des domaines qu'elle ne prétendait pas maîtriser.

Un nganga kimia pouvait expliquer les composantes et transformations de matières qu'elle utilisait sans prétendre pour autant connaître la maladie. Kimia était une forme brève de kimeya meya : le savoir des meya meya, les composantes fondamentales, les unités extrêmement petites dont l'assemblage et les transformations produisaient les propriétés observables. Dans la langue ordinaire aussi, on pouvait parler de fi meya meya pour les petites unités dont on disposait - jusqu'aux petites pièces d'une valeur monétaire.

Les ngangula traversaient plusieurs domaines de savoir, parce que faire fonctionner une chose exigeait souvent plusieurs sortes de compréhension à la fois.

Et il existait des personnes dont la joie consistait tout particulièrement à étendre ce que l'on savait - les ngudi za ngangu dont sa mère parlait avec un respect particulier.

Dans le vela binlongo, personne ne cherchait à savoir si une substance était dangereuse en attendant qu'un corps s'effondre. On commençait par des quantités minuscules - des microdoses - et l'on observait. L'odeur. L'engourdissement de la langue ou de la peau. L'excitabilité. La vigilance. La somnolence. Une douleur qui diminuait ou changeait de forme. Si la réaction restait lisible et sûre, on augmentait lentement la quantité. Si le danger devenait inacceptable, on s'arrêtait.

Un jour, Nzingani avait demandé :

« Jusqu'où vous allez ? »

« Jusqu'à ce que l'effet nous apprenne quelque chose ou que le danger nous dise d'arrêter. La curiosité ne mérite pas une mort. »

À partir de ces réactions, les praticiens formaient des hypothèses. Certaines substances pouvaient atténuer la douleur, d'autres favoriser le sommeil, maintenir l'éveil, calmer un spasme, ou devenir utiles précisément parce qu'une dose était désagréable tandis qu'une autre avait de la valeur.

Le vela binlongo était dehors pour une raison. Sa mère savait que l'alcool pouvait nettoyer une lame, un récipient ou une surface de ce qui transportait l'infection ; elle savait aussi qu'aucun corps vivant ne passait sa journée dans un monde parfaitement nettoyé. L'efficacité devait être mesurée dans la chaleur, la poussière, l'humidité, la sueur et les accidents ordinaires de la vie.

Les gens apportaient parfois des animaux blessés. Elle essayait de les sauver, comparait ce qui fonctionnait déjà avec ce qui était nouveau, changeait une chose à la fois lorsqu'elle le pouvait, et consignait tout ce qui méritait d'être transmis.

Lorsque ses mains étaient libres, elle traçait elle-même les signes : sons, positions, actions et orientations se composaient en phrases. Lorsque l'écriture risquait de voler trop d'attention au soin devant elle, une assistante prenait les notes. Plus tard, les tablettes pouvaient être copiées, sculptées, échangées ou vendues afin qu'une méthode voyage sans dépendre de la mémoire d'une seule personne.

Écrire n'obligeait pas à réduire la parole à une chaîne de sons. Un objet pouvait appeler un mot, puis un paronyme, une racine ou une action ; la position, l'orientation, la répétition et la relation avec les autres signes précisaient ce qu'il faisait dans la phrase. Dans une langue dont les accents et les tons variaient d'une région à l'autre, cette souplesse permettait de préserver le sens sans enfermer la lecture dans une seule prononciation.

Lorsque le son exact comptait, l'écriture phonétique restait possible. Une chandelle pouvait se lire *kia* ; un roseau, *eya* ou *eyanga* ; un papyrus, *bu* ou *wu* selon les régions. Les noms courts d'étoiles et de constellations pouvaient eux aussi servir à composer des sons, notamment sur les masques, les objets de fonction et certains bâtiments.

Les familles conservaient sur des tablettes de bois ou d'argile, ainsi que sur des objets cérémoniels, leurs histoires, leurs obligations, leurs recettes, leurs découvertes et même des souvenirs d'enfance. Une tablette utile pouvait être copiée, sculptée ailleurs, transmise ou vendue. Lire signifiait souvent suivre plusieurs choses à la fois : le son, l'objet, la racine, l'action et la relation.

Le savoir voyageait autrement que par les pieds. Des réseaux de tambours parlants transportaient les nouvelles d'un territoire à l'autre : un mfuma convoquant les gens, une nouvelle démonstration, une décision importante, un événement à venir, un édit qu'il fallait connaître. Un après-midi, un rythme lointain interrompit leur conversation. Sa mère s'arrêta, écouta la répétition et dit simplement :

« Nous irons. Ils veulent démontrer une nouvelle manière de stabiliser une préparation. »

Nzingani comprit que le monde professionnel de sa mère était beaucoup plus vaste que le vëla binlongo.

Le travail formait une chaîne de protocoles, d'essais prudents, d'échecs conservés et de résultats transmis. Nzingani grandissait en voyant que découvrir ne signifiait pas deviner. Cela signifiait laisser assez de chemin derrière soi pour que quelqu'un d'autre puisse le parcourir de nouveau.

Nzinga les aimait avant même d'en rencontrer.

Quiconque exerçait un métier où l'on découvrait parfois que tout le monde s'était trompé lui paraissait intéressant.

« Je peux toucher ? »

« Non. »

« Pourquoi ? »

« Tu n'es pas prêt. »

« Comment je deviens prêt ? »

« Apprends. »

« J'apprends. »

« Continue. »

« Combien de temps ? »

Elle le regarda.

« Aussi longtemps que nécessaire. »

Lukeni s'était éloigné de quelques pas.

« Nzinga. »

« Quoi ? »

« Regarde. »

« Non. »

« Tu n'as pas vu. »

« Tu dis toujours “regarde” avant de montrer le ciel. »

« Je montre le sol. »

C'était assez inhabituel pour que Nzinga vienne.

Lukeni avait trouvé une colonne de fourmis.

« C'est ça, ta découverte ? »

« Regarde. »

Nzinga regarda.

Les fourmis transportaient de la matière loin d'une portion de sol humide.

« Et alors ? »

« Hier, elles utilisaient l'autre côté. »

« Tu les as regardées hier ? »

« Oui. »

« Pourquoi ? »

Lukeni parut ne pas comprendre la question.

« Parce qu'elles étaient là. »

Nzinga accepta cette réponse.

Lukeni poursuivit :

« Le sol est plus humide ici. »

« Il a plu. »

« Pas assez. »

Il indiqua une pente.

« Quelque chose a changé plus haut. »

Nzinga regarda.

« Quoi ? »

« Je ne sais pas encore. »

Sa mère s'était approchée derrière eux.

Lukeni la vit et se fit plus silencieux.

Elle examina les fourmis.

Puis le sol.

Puis la pente.

« Allez voir. »

Lukeni sembla surpris.

« Maintenant ? »

« Tu as trouvé la question. »

Cela suffisait.

Les garçons partirent.

Ils suivirent l'humidité plutôt qu'un chemin, se disputèrent deux fois sur la direction, une fois sur la possibilité que Lukeni invente des motifs parce qu'il voulait qu'ils existent, et une fois sur la possibilité que le refus de Nzinga d'admettre que Lukeni puisse avoir raison soit lui-même un motif.

Ils trouvèrent plus haut un étroit obstacle où l'eau, qui se dispersait habituellement, avait commencé à s'accumuler et à chercher une autre route.

Rien de spectaculaire.

Aucun présage.

Aucun être invisible réarrangeant la terre.

Une masse de végétation tombée avait redirigé l'écoulement après la pluie.

Mais plus bas, cette eau déplacée pouvait compter.

Pour les insectes.

Pour les plantes.

Pour les terres cultivées si cela persistait.

Lukeni regardait le lieu avec une satisfaction absolue.

« Tu vois ? »

« Tu as trouvé de l'eau. »

« J'ai trouvé un changement. »

« Tu as trouvé des fourmis. »

« Les fourmis ont trouvé le changement. »

Nzinga réfléchit.

C'était juste.

« Comment tu savais ? »

« Je ne savais pas. »

« Tu as dit... »

« Je pensais. »

« Ce n'est pas savoir. »

« Oui. »

Nzinga se retourna.

Lukeni le regarda.

Puis les deux éclatèrent de rire.

À leur retour, la mère de Nzinga écouta l'explication de Lukeni.

Elle lui demanda depuis combien de temps il pensait que l'obstacle se trouvait là.

Il estima.

Pourquoi ?

La pluie.

L'état de la végétation.

Le déplacement des fourmis.

La quantité d'humidité.

Elle lui demanda ce qui se passerait si personne ne changeait rien.

Lukeni commença trop vite.

L'eau.

Les insectes.

Une parcelle voisine.

Peut-être les racines.

Peut-être...

Il s'arrêta de lui-même.

Regarda vers le ciel alors qu'il n'avait pas besoin du ciel cette fois.

Respira.

Recommença.

« Une chose à la fois », dit-il.

Sa mère sourit.

« Oui. »

Lukeni montra la pente.

« Si l'eau continue de passer par là, ce sol reste plus humide. »

Il montra plus bas.

« Alors les plantes qui aiment cela s'étendent. »

Encore un point.

« Certains insectes les suivent. »

« Et ? »

« Les animaux suivent les insectes ou les plantes. Ou les évitent. »

« Et ? »

« Les gens remarquent les animaux. »

Nzinga intervint.

« Les gens remarquent les champs humides avant les animaux. »

« Pas toujours. »

« Les cultivateurs, si. »

« Les chasseurs, non. »

« Les chasseurs ont des yeux. »

« Les cultivateurs aussi. »

« Tu es impossible. »

« Ta mère dit la même chose de toi. »

« Elle ne dit pas ça. »

Sa mère dit :

« Si. »

Lukeni sourit avec triomphe.

Elle les laissa se disputer encore un moment.

Puis :

« Voilà pourquoi les Tuti observent les étoiles. »

Nzingani la regarda.

Lukeni cessa de sourire.

Maintenant il écoutait.

« Pas parce que les étoiles commandent aux fourmis, dit-elle. Ni à l'eau. Ni aux cultures. »

Lukeni hocha la tête.

« Le ciel donne des mesures. »

« Oui. »

« Des cycles. »

« Oui. »

« Ensuite nous comparons ce qui se passe en bas. »

« Oui. »

Nzinga passa son regard de l'un à l'autre.

« Donc si le ciel te dit quand... »

« Le ciel ne dit rien », coupa Lukeni.

« Tu viens de dire... »

« Il montre. »

« D'accord. »

« Nous apprenons. »

« D'accord. »

« Et ensuite... »

« Lukeni. »

« Quoi ? »

« Tu recommences. »

Il s'arrêta.

Respira.

« Une chose à la fois. »

Nzinga sourit.

Lukeni le poussa.

Sa mère les regardait avec une expression que Nzinga ne comprendrait que bien plus tard.

Pas de tristesse.

Pas encore.

Plutôt le désir de garder un moment tout en sachant que les moments refusent d'appartenir à quelqu'un.

À midi, ils rentrèrent affamés.

La nourriture était déjà servie.

Le mfumbwa avait cuit longtemps jusqu'à ce que son amertume sombre se transforme en profondeur. Il y avait du pondu, épais et parfumé. Des bols de ngai-ngai apportaient leur acidité de plusieurs manières : une préparation rouge, une plus pâle, une autre verte que Lukeni affirmait avoir un goût « plus éveillé », ce qui poussa trois personnes à lui demander d'expliquer ce qu'était un goût éveillé.

Il essaya.

Cela devint pire.

Tout le monde rit.

Il y avait aussi des safu, dont la richesse tapissait la bouche.

Nzinga mangea comme s'il avait traversé la moitié du Kongo plutôt que quelques champs.

Son père arriva en retard.

En passant près de la mère de Nzinga, il lui toucha l'épaule.

Pas cérémonieusement.

Pas pour quelqu'un.

Simplement parce qu'elle était là.

Nzinga le remarqua parce que les enfants voient les choses que les adultes supposent invisibles.

Son père prit de la nourriture.

Regarda Nzinga.

Puis Lukeni.

« Pourquoi avez-vous l'air coupables tous les deux ? »

« Nous ne le sommes pas. »

Lukeni dit :

« Il a lancé un fruit. »

Nzinga le regarda.

Son père hocha la tête.

« Sur qui ? »

« Personne. »

« Alors pourquoi le préciser ? »

Lukeni réfléchit.

« J'ai paniqué. »

Le père de Nzinga rit.

« Ainsi, la maison de Tuti prévoit les saisons mais s'effondre sous l'interrogatoire. »

« Je suis encore en formation. »

« Manifestement. »

La mère de Nzinga s'assit près de lui.

« Il a repéré un déplacement d'eau grâce au comportement des fourmis. »

Son père regarda de nouveau Lukeni.

« Vraiment ? »

Lukeni haussa les épaules, soudain timide.

« Ce sont les fourmis qui l'ont trouvé. »

Son père acquiesça.

« Encore mieux. Ne vole jamais la réussite d'un autre travailleur. »

Les gens autour rirent.

Lukeni aussi.

Nzinga regarda ses parents échanger un regard.

Il y avait entre eux une aisance profonde.

Pas l'aisance de gens qui ne se disputaient jamais.

Ils se disputaient constamment.

Son père disait que sa mère inspectait la nourriture comme si chaque repas était un essai médicinal.

Sa mère disait que son père croyait que le courage pouvait remplacer la préparation.

Son père affirmait qu'il s'agissait d'une calomnie.

Sa mère énumérait les preuves.

Il perdait généralement.

Cet après-midi-là, quelqu'un parla de mariage.

Nzinga ne se souvint jamais pourquoi.

Peut-être qu'un parent avait reçu des nouvelles.

Peut-être qu'une famille préparait un kanga lupangu.

Ce dont il se souvint, ce fut de sa tante pointant son père du doigt :

« Au moins, celui-ci a mérité sa femme. »

Son père gémit.

Nzinga se redressa.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? »

« Rien. »

Sa tante sourit.

« Demande-lui pour les plantes. »

Nzinga se tourna vers lui.

« Quelles plantes ? »

Sa mère se mit immédiatement à rire.

Le visage de son père changea.

« Non. »

« Quelles plantes ? »

Lukeni se pencha.

« Quelles plantes ? »

Le père de Nzinga pointa les deux garçons.

« Vous avez du travail. »

« Nous avons fini. »

« Vous en avez encore. »

« Quelles plantes ? »

Sa tante était ravie maintenant.

« Celles que le père de ta mère a exigées pour le dimbu. »

Nzinga regarda sa mère.

Elle riait toujours.

« Qu'est-ce qu'il a demandé ? »

Son père marmonna quelque chose.

« Quoi ? »

« Une plante. »

« Une seule ? »

Sa tante éclata de rire.

« Une rare. »

Son père la corrigea.

« Plusieurs. »

« Plusieurs ? »

Lukeni murmura :

« Ça devient intéressant. »

Son père l'entendit.

« Pas du tout. »

Sa mère réussit enfin à parler.

« Mon père savait exactement ce qu'il faisait. »

« Il essayait de me tuer. »

« Il t'évaluait. »

« Il m'a envoyé dans un endroit où des choses pouvaient me tuer. »

« Cela faisait partie de l'évaluation. »

Nzinga fixa ses parents.

« Quoi ? »

Son père regarda autour de lui comme si toute la famille l'avait trahi.

Sa mère se pencha vers Nzinga.

« La plante qu'il voulait atteint le bon état vers la fin de l'année. »

« Et alors ? »

« Alors ton grand-père savait que ton père ne pourrait pas la rapporter avant. »

Nzinga comprit lentement.

« Il voulait te faire attendre. »

Son père le désigna.

« Exactement. »

Sa mère sourit.

« Il aimait sa fille. »

« Il retardait le mariage. »

« Les deux peuvent être vrais. »

Sa tante ajouta :

« Il espérait que tu échouerais. »

« Oui. »

Sa mère secoua la tête.

« Il voulait savoir si tu échouerais. »

« Quelle différence ? »

« Le caractère. »

Les rires diminuèrent.

Nzinga la regarda.

Elle poursuivit.

« Le dimbu est un signe. Pas un paiement. »

Il le savait déjà.

Tout le monde le savait.

Mais les adultes parlaient maintenant comme ils le faisaient lorsqu'une chose familière s'ouvrait soudain et révélait une structure plus profonde.

« Une famille dit : tu veux que notre enfant devienne une partie de ta vie. Montre-nous comment tu comprends cette responsabilité. »

Son père marmonna :

« En me faisant traverser la moitié du monde pour des feuilles. »

« Des plantes. »

« Les feuilles poussent sur les plantes. »

« Pas ces feuilles-là. »

Il sourit.

Toute l'irritation qui avait pu exister dans cette vieille histoire s'était transformée en plaisir de la raconter.

La mère de Nzinga continua.

« Mon père voulait quelque chose de difficile à trouver. Quelque chose qu'on ne pouvait pas prendre sans précaution et rester en vie. »

« Et, ajouta sa tante, quelque chose que tu devais ramener vivant. »

Nzinga se tourna vers son père.

« Tu devais garder la plante vivante ? »

« Oui. »

« Pourquoi ? »

Sa mère répondit.

« Parce que trouver quelque chose et savoir en prendre soin ne sont pas la même chose. »

Les yeux de son mari se tournèrent vers elle.

Pendant un instant, leurs plaisanteries cessèrent.

Elle dit :

« Mon père voulait savoir quel genre d'homme ramènerait sa fille chez lui. »

Personne ne parla.

Puis son mari dit :

« Il voulait aussi quatre mois de plus avec toi. »

« Oui. »

« Et il espérait que j'échouerais. »

« Peut-être. »

« Il me l'a dit plus tard. »

« À ce moment-là, il t'aimait bien. »

« Il riait en me le disant. »

« Mon père riait souvent. »

« Surtout de moi. »

« C'était parce que tu étais drôle. »

Le père de Nzinga fronça les sourcils.

« Je n'essayais pas d'être drôle. »

« C'est ce qui rendait cela meilleur. »

Les gens rirent de nouveau.

Nzinga demanda :

« Quoi d'autre faisait partie du dimbu ? »

Une couverture.

Des vêtements pour son père.

Des vêtements pour sa mère.

Du munsambu.

Un signe que ses parents pourraient garder en mémoire de leur fille.

D'autres petites choses choisies non pour leur prix, mais pour ce qu'elles révélaient.

Son père expliqua que les familles qui essayaient de transformer le dimbu en extraction suscitaient le mépris.

« On ne se sert pas de son enfant pour devenir riche », dit-il.

L'expression de sa mère se durcit.

« Mputu. »

Le mot changea le ton.

Nzinga demanda :

« C'est la même chose que sukami ? »

Sa mère répondit avant tout le monde.

« Non. Sukami peut arriver à quelqu'un. Une mauvaise saison, une perte, une route coupée, une maladie : tu traverses le manque. Mputu, c'est autre chose. C'est lorsque le manque devient une manière de regarder les autres, lorsque prendre devient plus important que maintenir la relation. »

Elle fit rouler dans sa bouche plusieurs mots de la même famille - puta, pututa, putula - et lui demanda d'entendre ce qu'ils partageaient : la pression, l'extraction, l'excès, la relation tordue jusqu'à devenir une occasion de prendre.

Mputu ne désignait encore aucun pays. C'était un état d'esprit : une manière de devenir pauvre en kimuntu au milieu même de l'abondance.

« Tu peux être sukami aujourd'hui et généreux demain, dit-elle. Tu peux posséder beaucoup et devenir mputu. Ne confonds jamais ce que quelqu'un traverse avec ce qu'il choisit de devenir. »

Son père acquiesça.

« Demande trop et les gens finiront par se demander si tu veux une famille ou un marché. »

Sa tante ajouta :

« Et personne ne veut rejoindre une famille de voleurs. »

Nzinga demanda :

« La plante, c'était le plus difficile ? »

Sa mère regarda son mari.

« Non. »

Son père ferma les yeux.

« Non. »

« Alors quoi ? »

Sa tante riait déjà.

Sa mère répondit :

« Il devait faire rire toute la famille. »

Lukeni frappa ses deux mains sur ses genoux.

« Non. »

« Si. »

Nzinga fixa son père.

« Toi ? »

« Je peux être drôle. »

Tout le groupe éclata de rire immédiatement.

Son père prit un air offensé.

« Voilà la preuve. »

Sa mère s'appuya contre lui, riant plus fort.

Nzinga le vit essayer de ne pas sourire.

Échouer.

« Alors tu as fait quoi ? » exigea Nzinga.

Son père le regarda.

« Non. »

« Tu dois me raconter. »

« Absolument pas. »

« Tu as raconté une histoire ? »

« Non. »

« Chanté ? »

« Non. »

« Dansé ? »

« Arrête. »

Sa tante pleurait de rire maintenant.

Lukeni suppliait qu'on lui donne les détails.

Sa mère essuya ses yeux.

Et au milieu de tout cela, elle toussa.

Une fois.

Faiblement.

Presque rien.

Nzinga le remarqua.

Personne d'autre ne sembla le faire.

Sa main resta un instant contre sa poitrine.

Puis elle recommença à rire.

Nzinga la regarda.

Elle surprit son regard.

Immédiatement, elle sourit.

Pas le sourire qu'elle donnait à tout le monde.

Celui qui disait :

Je t'ai vu voir.

Il voulut poser une question.

Mais son père commença enfin à raconter comment il avait tenté de faire rire toute une famille et avait presque détruit son mariage avant même qu'il ne commence.

La maison éclata avant qu'il n'arrive au milieu de l'histoire.

Nzinga oublia la toux.

Pendant un moment.

Dehors, le soleil de l'après-midi se déplaçait lentement sur Kongo dia Nlaza.

Les champs ne s'arrêtaient pas.

La nourriture continuait de cuire.

Les enfants couraient entre les maisons.

Plus loin, quelqu'un commença à jouer de la musique.

Lukeni battait le rythme sur sa jambe en écoutant l'histoire.

La mère de Nzinga riait jusqu'à devoir s'appuyer contre son mari.

Son mari se plaignait que tout le monde avait mal retenu l'histoire.

Personne ne le croyait.

Et Nzinga se tenait au milieu du bruit de gens qui se connaissaient assez profondément pour être impitoyables et en sécurité à la fois.

Des années plus tard, il commanderait des armées.

Il jugerait des hommes dont les décisions toucheraient des milliers de personnes.

Des étrangers écriraient son nom sous des formes qu'il reconnaîtrait à peine et expliqueraient ses motivations à des gens qui ne l'auraient jamais entendu rire.

Ils l'appelleraient du nom d'un autre roi.

Certains diraient qu'il était incohérent.

Certains diraient qu'il avait accepté un monde avant de se retirer vers un autre.

Ils écriraient ce qu'il craignait.

Ce qu'il désirait.

Ce qu'il n'avait pas compris.

Mais avant qu'aucun d'eux ne sache qu'il existait, Nzinga avait déjà commencé à apprendre la question qui gouvernerait une grande partie de sa vie.

Que devient une chose lorsque l'on cesse de s'arrêter au nom qu'elle se donne et que l'on regarde ce qu'elle fait ?

Ce jour-là, cependant, il n'était encore qu'un garçon.

Sa mère riait.

Lukeni tambourinait mal sur ses genoux.

Son père perdait une dispute qu'il avait déjà perdue des années auparavant.

Et rien au monde ne semblait plus permanent.

Chapitre Deux — Les étoiles ne parlent pas

Lukeni n'était pas doué pour rester immobile pendant la journée.

La nuit, il pouvait demeurer au même endroit pendant plusieurs ngunga.

Nzinga le découvrit avant de comprendre pourquoi.

Ils avaient douze ans la première fois qu'il se réveilla et trouva Lukeni absent de l'endroit où ils dormaient ensemble durant une visite entre familles. Nzinga supposa immédiatement que Lukeni était parti voler de la nourriture.

C'était raisonnable.

Lukeni l'avait déjà fait.

Nzinga suivit le trajet le plus probable, ne trouva personne près de l'espace où l'on cuisinait, puis aperçut une forme au-delà des enclos les plus proches.

Lukeni était couché sur le dos dans l'herbe.

Nzinga s'approcha sans bruit et lui donna un petit coup du pied contre le flanc.

« Tu es mort. »

Lukeni ne bougea pas.

« Bien, dit Nzinga. Je peux prendre tes affaires ? »

« Quelles affaires ? »

« Tu n'es pas mort. »

« Alors non. »

Nzinga s'allongea à côté de lui.

Le ciel était immense.

Il l'était toujours, mais le jour donnait d'autres tâches aux yeux. La nuit, il était impossible d'y échapper. Les étoiles se

répartissaient avec des densités différentes, certaines nettes, certaines faibles, certaines si serrées qu'on aurait dit de la poussière jetée sur une étoffe noire.

Lukeni leva une main.

« Ça a bougé. »

« Tout bouge. »

« Pas comme ça. »

« Alors qu'est-ce qui a bougé ? »

« La relation. »

Nzinga tourna la tête.

« Tu prononces des mots comme s'ils s'expliquaient eux-mêmes. »

« Je réfléchis. »

« Réfléchis plus clairement. »

Lukeni l'ignora.

« Là. »

Nzinga suivit la ligne de son doigt.

« Laquelle ? »

« Pas une. Le groupe. »

« Je vois beaucoup de groupes. »

« Celui-là. »

« Tu viens de montrer la moitié du ciel. »

Lukeni se redressa, frustré.

« Voilà pourquoi je déteste expliquer les choses pendant que je suis en train de les voir. »

« Alors explique après. »

« Après, je vois encore d'autres choses. »

« C'est ton problème. »

« Non. C'est ton problème. »

Nzinga rit doucement.

Lukeni se recoucha.

Pendant un moment, ils regardèrent en silence.

Ce silence n'était pas vide. Des grenouilles se répondaient depuis les terres basses. Les insectes produisaient des sons plus fins. Quelque part, assez loin pour que le rythme perde ses contours, un tambour n'avait pas tout à fait cessé. Une brise passait sur l'herbe et apportait l'odeur de la terre humide, de la fumée et de quelque chose en fleurs à la limite de la zone cultivée.

Nzinga demanda :

« Pourquoi tu viens ici ? »

« Parce que personne ne parle. »

« Moi, je parle. »

« Tu viens d'arriver. »

« Tu pourrais me dire de partir. »

Lukeni y réfléchit.

« Non. »

« Pourquoi ? »

« Tu sais quand t'arrêter. »

Nzinga rit plus fort qu'il ne l'avait voulu.

Lukeni tourna la tête.

« Parfois. »

« Mieux. »

Un autre silence.

Puis Lukeni dit :

« Pendant la journée, tout arrive en même temps. »

Nzinga attendit.

« Les gens. Les sons. Ce qu'ils disent. Ce qu'ils ne disent pas. La forme d'une chose. Pourquoi elle a cette forme. Ce qui arrive si elle change. Ce qui est arrivé avant. Ce qui pourrait arriver après. »

Il leva les mains, doigts ouverts.

« Puis quelqu'un me pose une question et tout essaie de sortir en même temps. »

Nzinga comprit mieux qu'il ne s'y attendait.

« Et les étoiles aident ? »

« Elles restent là où je les place. »

« Elles bougent. »

« Lentement. De manière prévisible. »

« En général. »

Lukeni sourit.

« Oui. En général. »

Il pointa encore.

« Je fabrique des histoires. »

« Sur les étoiles ? »

« Sur les relations. »

« Encore ce mot. »

« Si je les relie dans un ordre, je me souviens d'où elles étaient. Si je les relie autrement, je me souviens de quand. »

« Ça ressemble à un mensonge que tu te racontes. »

« Ça fonctionne. »

« Cela ne rend pas l'histoire vraie. »

« L'histoire n'a pas besoin d'être vraie. La position, si. »

Nzinga réfléchit.

« Donc l'histoire est un outil. »

Lukeni eut l'air satisfait.

« Oui. »

« Pourquoi ne pas simplement se souvenir des étoiles ? »

« Pourquoi ne pas simplement se souvenir de chaque mot prononcé par chaque personne ? »

« Parce que personne ne peut. »

« Exactement. »

Nzinga le regarda de côté.

« Toi, tu te souviens presque de tout. »

« Non. »

« Si. »

« Je me souviens des choses qui s'attachent. »

« À quoi ? »

« À d'autres choses. »

Nzinga gémit.

Lukeni rit.

Plus tard, un parent plus âgé de Lukeni les trouva et ne les renvoya pas immédiatement.

Il était Tuti par sa maison, comme Lukeni, et son travail dépendait du ciel de manières que ceux de l'extérieur comprenaient souvent mal. Il s'assit avec eux et écouta Lukeni décrire ce qu'il suivait.

Une grande partie de ce que Lukeni montrait à Nzingani venait des enseignements de son initiation, auxquels il s'investissait avec une concentration presque affamée : observer longtemps, comparer les cycles, distinguer la coïncidence du mécanisme, puis demander ce qui change lorsqu'une relation change. Il s'y consacrait entièrement.

C'était l'une des raisons pour lesquelles certains adultes parlaient déjà de lui comme d'un nkwa nduenga. Non parce qu'il prétendait tout savoir, mais parce qu'il savait rester devant une question assez longtemps pour entendre plusieurs réponses possibles avant d'en choisir une.

« Qu'est-ce qui a changé ? » demanda l'homme.

Lukeni lui montra.

« Et qu'est-ce que cela signifie ? »

Lukeni commença trop vite.

L'homme leva un doigt.

Lukeni s'arrêta.

Respira.

« Cela signifie que la mesure a changé. »

« Mieux. Et que change la mesure ? »

« Rien. »

L'homme sourit.

Nzinga passa son regard de l'un à l'autre.

Lukeni poursuivit.

« Le ciel ne fait pas tomber la pluie parce que je l'ai mesuré.

Il nous permet de nous placer dans un cycle. »

« Quel cycle ? »

« Plusieurs. »

« Choisis-en un. »

Lukeni fronça les sourcils, puis obéit.

« Les semailles. »

Le Tuti plus âgé hocha la tête.

« Et si les pluies attendues ne suivent pas ? »

« Alors la relation a changé. »

« Ce qui veut dire ? »

« Nous cherchons pourquoi. »

« Où ? »

« Le vent. Les nuages. La chaleur. L'eau. Les insectes. Les plantes. »

« Et ? »

« D'autres observations. »

« Bien. »

Nzinga demanda :

« Tu peux le savoir avant les cultivateurs ? »

L'homme le regarda.

« Parfois. »

« Combien de temps avant ? »

« Cela dépend de ce qui change. »

« Une saison ? »

« Parfois. »

« Une année ? »

« Parfois. »

« Plusieurs années ? »

L'homme sourit.

« Maintenant, tu veux de la prophétie. »

Nzinga désigna Lukeni.

« Les gens disent que les Tuti prédisent les choses. »

« Les gens disent beaucoup de choses. »

« Ils prédisent vraiment ? »

« Prédire ? Oui. Connaître l'avenir ? Non. »

« Quelle différence ? »

L'homme ramassa une petite pierre et la lança selon une courbe basse.

Nzinga la regarda tomber.

« Savais-tu où elle allait tomber ? » demanda l'homme.

« À peu près. »

« Est-ce que tu voyais l'avenir ? »

« Non. »

« Pourquoi pas ? »

Nzinga comprit.

« Parce que j'ai vu ce que tu as fait. »

« Et parce que tu as déjà vu des pierres lancées. »

Lukeni dit doucement :

« Des motifs. »

L'homme hocha la tête.

« Des motifs avec des causes. N'oublie jamais la deuxième partie. »

Il regarda Lukeni.

« Les gens te féliciteront de voir ce qu'ils n'ont pas vu. Certains auront peur de toi. Certains voudront que tu leur dises ce qui va arriver afin de ne pas avoir à réfléchir eux-mêmes. Ne les rends jamais dépendants de ta bouche. »

Le visage de Lukeni devint sérieux.

« Pourquoi ? »

« Parce qu'alors ton utilité devient leur faiblesse. »

Nzinga retint cette phrase.

L'homme continua :

« Si ce que tu sais ne peut pas être examiné, répété, corrigé ou rendu utile à quelqu'un d'autre que toi, sois prudent avec le nom que tu lui donnes. »

« Les ngunza disent des choses que les gens ne peuvent pas tester », dit Nzinga.

« Certaines choses ne se testent pas avec les mêmes outils. »

« Ça paraît pratique. »

L'homme rit.

« Cela peut l'être. C'est pourquoi un bon ngunza devrait te rendre plus capable de vivre, pas plus effrayé de vivre sans lui. »

Lukeni sourit.

« Tu parles comme ma mère. »

« Ta mère a généralement raison. »

« Elle dit ça aussi. »

L'aîné Tuti tira de son sac une étoffe étroite, cousue à une feuille de fibres plus rigide. Il la déroula sur ses genoux. Des marques s'y répétaient à des intervalles inégaux ; certaines formaient des lignes qui semblaient se recroiser, d'autres de petits groupes qu'on retrouvait plus loin. Nzinga la prit d'abord pour un travail de tisserand particulièrement patient.

« C'en est un, répondit l'homme. Ma sœur l'a tissée. Elle a aussi corrigé deux de mes comptes. Voici les nuits où nous avons observé la position d'un groupe d'étoiles au-dessus de ce relief. Voici les nuits où nous n'avons rien pu voir. Les marques vides sont aussi importantes que les autres. »

Il plaça un doigt sur un groupe de traits puis sur un autre, répété plus loin avec un léger écart.

« Cette courbe-là est presque revenue, dit Nzinga. »

« Presque. Si je gomme la différence pour obtenir un dessin plus beau, je perds l'information qui me permet de mesurer le changement. »

Lukeni sortit de sa propre poche une petite planche où il avait noté les hauteurs apparentes par rapport à un arbre dont on voyait encore la silhouette. Le Tuti plus âgé lui fit reprendre une ligne. Lukeni avait compté deux observations faites à des heures différentes comme si elles avaient été prises au même moment.

« Tu connais la forme, dit l'homme. Mais tu n'as pas conservé la condition. Recommence. »

Un batelier venu consulter les Tuti s'approcha de leur feu. Les Tuti travaillaient avec ceux qui connaissaient les courants, les rochers, les profondeurs et les saisons. Le pilote décrivit une traversée qu'il devait entreprendre dans plusieurs jours. Sur une autre pièce de tissu, marquée des grandes directions reconnues depuis la côte, l'aîné plaça les observations du ciel et les périodes de vent rapportées par les navigateurs. Il proposa une fenêtre de départ, non une date sacrée. Le batelier objecta qu'un changement de courant pouvait rendre le passage mauvais malgré le ciel. L'aîné ajouta cette condition. Ils comparèrent les voyages antérieurs, les retours, les retards et les pertes avant de choisir deux possibilités, avec un repli prévu si la première ne convenait plus.

« Vous tissez le voyage avant de le faire », dit Nzinga.

« Nous en préparons les choix. Un voyage ne devient pas certain parce qu'on l'a dessiné. Mais l'homme qui arrive devant un obstacle avec plusieurs routes possibles dispose de quelque chose que n'a pas celui qui n'a jamais regardé les conditions. »

Lukeni montra la série des marques sur la première étoffe.
« Si nous observons encore l'année prochaine, nous saurons si cet écart revient. »

« Et si l'écart change ? » demanda son aîné.

« Nous chercherons ce que nous avons mal compris. »

L'homme acquiesça. Les Tuti n'étudiaient pas seulement la beauté du ciel. Ils travaillaient sur les rythmes de la nature, leurs variations et leurs conséquences possibles. Leurs comptes servaient aux départs, aux récoltes, aux provisions et aux décisions prises longtemps avant qu'un événement devienne visible. Dans une autre maison, d'autres chercheurs reprendraient ces observations et découvriraient peut-être une relation nouvelle. Un bon cadre de calcul était aussi celui que quelqu'un d'autre pouvait employer et corriger.

Ils restèrent jusqu'à ce que la nuit refroidisse assez pour que Nzinga regrette de ne pas avoir pris une étoffe supplémentaire.

Avant de rentrer, Lukeni désigna un arrangement faible près de l'horizon.

« Celui-là, c'est Mavungu. »

Le Tuti plus âgé leva un sourcil.

« Selon qui ? »

« Moi. »

Nzinga rit.

Lukeni l'ignore.

« Il est planté là comme nginga. »

« Dans le ciel ? » demanda Nzinga.

« Non. Dans l'histoire. »

« Bien. »

Lukeni continua, plus assuré maintenant parce que les histoires lui étaient plus faciles que les explications.

« Ne Nlaza Mpanzu le façonne, mais ne le termine pas. Yisu travaille à travers lui. Les forces brutes. Le temps. La

chaleur. L'eau. La perte. La croissance. Les choses qui font et défont. Il devient en vivant. »

Nzinga regarda les étoiles.

« Et ensuite ? »

« Kalunga. »

« Tout le monde atteint Kalunga. »

« Oui. »

« Alors l'histoire est courte. »

Lukeni eut l'air offensé.

« Tu as sauté toute la vie. »

« Je résumais. »

« Mal. »

Le Tuti plus âgé rit.

Lukeni poursuivit.

« À Kalunga, tu es transformé. Certains disent Mpemba. Certains disent un autre corps. Une autre expérience. Une autre manière d'apprendre. »

Nzinga demanda :

« Toi, tu crois quoi ? »

Lukeni regarda de nouveau le ciel.

« Je ne sais pas. »

Nzinga sourit.

« Bien. »

Lukeni lui donna un coup de pied.

Sur le chemin du retour, ils entendirent la musique avant de voir ceux qui la jouaient.

Lukeni changea aussitôt.

L'enfant qui pouvait passer un ngunga à tenter de faire passer une seule pensée par sa bouche n'avait soudain plus aucune difficulté dès que le rythme donnait à son corps un endroit où mettre l'excès.

Il bougeait en marchant.

Pas exactement une danse.

Presque.

Nzinga le heurta volontairement.

Lukeni le heurta en retour.

« Tu es toujours nzunzu », dit Nzinga.

« Je suis plus calme. »

« La nuit. »

« Ça compte. »

« Pendant la journée, tu as failli grimper sur un toit parce que tu avais vu un oiseau transporter une fibre. »

« Il utilisait la mauvaise fibre. »

« Pour quoi ? »

« Son nid. »

« L'oiseau t'a demandé ? »

« Non. »

« Alors tu t'ingérais dans un autre métier. »

Lukeni rit.

Ils atteignirent la lisière des maisons.

Avant de se séparer, Lukeni s'arrêta.

« Nzinga. »

« Quoi ? »

« Si quelque chose change assez lentement, la plupart des gens appellent ça normal avant de remarquer que ça a changé. »

Nzinga attendit.

« C'est pour cela que j'aime les étoiles. Elles m'aident à me rappeler où étaient les choses. »

« Tu veux dire que les étoiles changent aussi. »

« Oui. »

« Alors qu'est-ce qui se souvient d'elles ? »

Lukeni sourit largement.

« Moi. »

Nzinga le poussa en direction de son couchage.

« Va te souvenir depuis là-bas. »

Des années plus tard, les gens écouterait Lukeni lua Tuti lorsqu'il parlerait de changements qui n'étaient pas encore devenus évidents.

Certains l'appelleraient devin.

D'autres diraient que les Tuti voyaient ce que les gens ordinaires ne pouvaient pas voir.

Nzinga saurait mieux.

Lukeni ne voyait pas l'avenir. Il avait appris à déceler les cycles, les mécanismes et leurs conséquences.

Ce qui ressemblait à de la prescience était une attention disciplinée portée à des motifs déjà en mouvement.

Chapitre Trois — Dimbu

Les premières lignes du chapitre suivant. La suite appartient au livre.

Le père de Nzinga finit par raconter l'histoire parce que sa femme menaça de la raconter de travers.

« Tu exagérerais. »

Elle prit un air offensé.

« J'améliorerais les parties que tu as oubliées. »

« Cela s'appelle mentir. »

« Seulement si les améliorations sont mauvaises. »

Nzinga était assis entre eux avec l'immobilité attentive de quelqu'un qui avait enfin réussi à enfermer deux adultes dans une conversation qu'il poursuivait depuis des semaines.

Lukeni était assis tout près avec de la nourriture qu'on ne lui avait absolument pas invitée à prendre et que personne n'allait lui retirer.

La soirée était assez fraîche pour que les gens se soient rapprochés. La tante de Nzinga était là, ce qui signifiait que la souffrance de son père aurait des témoins.

« Commence à kanga lupangu », dit-elle.

Son père gémit.

« Évidemment que tu dirais ça. »

« Il lui faut le contexte. »

« Il lui faut dormir. »

« Je ne suis pas fatigué », dit Nzinga.

« Maintenant, si. »

« Ça ne marche pas comme ça. »

Sa mère sourit.

« Raconte-lui. »

Son père regarda autour de lui, ne trouva aucun allié et se rendit.

La première fois qu'il avait demandé à épouser la mère de Nzinga, personne n'avait parlé de prix.

Ils avaient parlé de lui.

C'était pire.

Vous connaissez désormais Nzingani. Le
reste de sa vie ne sera pas si simple.

Il lui reste une mère à aimer, un ami à contredire et
un monde entier à comprendre. Ses choix auront
un prix que personne, dans cette cour, ne peut
encore mesurer.

© 2026 Kibavuidi Nsiangani · Tous droits réservés

katiopa-editions.com